

exemple) sont exclus par les organisateurs. Je trouve cette option discutable, car un test probabiliste fait de telle façon qu'il ne reste qu'une probabilité d'erreur inférieure à 10^{-1000} serait aussi sûr qu'un test fait (même plusieurs fois) sur des machines qui ont chacune une probabilité de mauvais fonctionnement supérieure à 10^{-100} . Cette clause n'est toutefois pas pénalisante, car les tests probabilistes ne savent pas traiter efficacement des nombres de plusieurs millions de chiffres.

Il n'est pas impossible et pas interdit par les règles du concours EFF que quelqu'un réclame le prix en proposant non pas un long calcul, mais une formule facilement exploitable $f(n)$ (voir l'article de janvier 1999 de cette rubrique sur les formules pour les nombres premiers) avec la démonstration mathématique que, pour toute valeur du paramètre n , la formule $f(n)$ produit un nombre premier.

Si, par exemple, la formule de Marcel Pagnol $4n^2 + 4n - 1$ avait été correcte, comme c'est une formule simple à mettre en œuvre pour obtenir des nombres de un million, dix millions, cent millions, et même un milliard de chiffres, le grand écrivain aurait pu (aidé d'un informaticien pour expliciter les développements décimaux de ses propositions) réclamer d'un coup tous les prix offerts par l'EFF. Si vous détenez une telle formule, vous êtes riche.

Pour qu'un prétendant gagne un prix, l'annonce de son résultat, avec un minimum de précisions sur la méthode permettant de prouver la primalité, doit être publiée dans une revue académique. De telles revues procèdent à l'expertise préalable des articles publiés en les soumettant à des spécialistes reconnus. Même si l'article rendant compte du record ne comporte qu'une seule page, il assure que le prix est attribué en accord avec les expertises scientifiques.

Si vous proposez une formule nouvelle, l'article devra comporter la preuve qu'elle donne des nombres premiers et des indications sur son exploitation concrète pour engendrer des nombres premiers de un million de chiffres ou plus. Si quelqu'un proposait une formule simple dont la démonstration qu'elle ne donne que des nombres premiers est complexe (il est fréquent en arithmétique que les démonstrations occupent des dizaines de pages), la vérification pourrait prendre plusieurs mois.

Les organisateurs se réservent la possibilité de demander le développement décimal complet des nombres proposés. Expliciter ce développement décimal pour une formule du genre $3^{1000000} + 17$ n'est pas très facile, mais les spécialistes y arrivent pour des nombres de quelques millions de chiffres,

7. LES DIVISEURS PREMIERS DE M_p

Il est plus facile de démontrer que les nombres de Mersenne sont premiers que d'autres nombres, car un diviseur premier de $2^p - 1 = M_p$ (p premier supérieur à 2) est toujours de la forme $2mp + 1$.

En effet, soit q un diviseur premier de $2^p - 1 = M_p$ (p premier et > 2).

On a : $2^p - 1 \equiv 0 \pmod{q}$, donc $2^p \equiv 1 \pmod{q}$.

Les solutions positives de l'équation $2^x \equiv 1 \pmod{q}$ sont les multiples d'un nombre positif, k , plus petite solution positive de l'équation $2^x \equiv 1 \pmod{q}$ (cela résulte du fait évident que, si x et x' sont deux solutions positives de cette équation, leur différence aussi).

Le plus petit k tel que $2^k \equiv 1 \pmod{q}$ est donc un diviseur de p , c'est-à-dire 1 ou p . Ce ne peut pas être 1, car $2^1 \not\equiv 1 \pmod{q}$, c'est donc p .

En utilisant le petit théorème de Fermat (qui dit que, si q est premier, alors pour tout nombre a qui n'est pas multiple de q , il existe un q positif tel que $a^k \equiv 1 \pmod{q}$ et que le plus petit k positif vérifiant cette équation divise $q - 1$), on en déduit que p divise $q - 1$, autrement dit $q = hp + 1$ pour un certain h . Ce nombre h est pair, car sinon hp serait impair et donc q serait pair, ce qui ne se peut pas puisque q est un diviseur premier d'un nombre impair. Donc $h = 2m$, et donc $q = 2mp + 1$.

Ce théorème permet de déterminer rapidement les M_p qui sont premiers. Ainsi, pour étudier la primalité de $M_{13} = 2^{13} - 1 = 8\,091$, il suffit de tester si ce nombre est divisible par un nombre premier de la forme $26k + 1$ inférieur à $\sqrt{8091} = 90,504$. Les nombres de la forme $26k + 1$ inférieurs à 91 sont 27, 53 et 79. Seuls 53 et 79 sont premiers. Deux divisions suffisent pour prouver que M_{13} est premier.

voire quelques milliards de chiffres. Si votre proposition est simple, on ne vous demandera pas d'en expliciter le développement décimal ; si elle est inhabituelle, alors il faudra que vous prouviez que vous êtes capable de l'exploiter. Si vous avez trouvé une méthode, vous réussirez sans peine à convaincre un spécialiste de vous aider... contre une partie de la récompense.

UN MARCHÉ DU CALCUL ?

Les promoteurs pourraient développer ainsi un marché du temps de calcul. D'une part, chaque propriétaire d'une machine (même de puissance moyenne) n'utilise que très peu la puissance de sa machine et, si on lui proposait quelques francs par jour pour que sa machine travaille quand il ne s'en sert pas, il serait heureux et gagnant (en quelques mois, il récupérerait le prix d'achat de sa machine). D'autre part, de nombreux projets scientifiques pourraient bénéficier de l'existence de ce marché qui éviterait le gâchis formidable de 99 pour cent de la capacité de calcul dont dispose l'humanité.

Des projets fonctionnant aujourd'hui sur le principe du bénévolat ont déjà été mis en place (le projet GIMPS dont nous avons parlé ci-dessus en est un exemple). Ces calculs géants en réseaux auxquels chacun peut associer sa machine portent sur la factorisation de grands entiers, sur la recherche des chiffres binaires de π , sur l'étude détaillée de signaux radio provenant du ciel pour y

découvrir d'éventuels signes d'intelligence extraterrestre (projet SETI), sur le craquage de codes cryptographiques créés par défi ou par des firmes qui veulent montrer qu'elles vendent des méthodes résistant aux attaques les plus sérieuses.

Le réseau Internet pourrait changer l'univers de l'information, mais aussi l'univers du commerce. Avec les projets de calculs distribués, il pourrait aussi bouleverser l'univers du calcul pour atteindre des puissances de calcul aujourd'hui réservées aux riches institutions. Il se pourrait aussi que la loi de Moore (doublement de la puissance de calcul tous les 18 mois) puisse par ces moyens être dépassée (doublement tous les 12 mois, voire tous les 6 mois).

Jean-Paul DELAHAYE est professeur d'informatique à l'Université de Lille.

<http://www.mersenne.org/prime.html> : The Great Internet Mersenne Prime Search. Pour participer à la recherche de nouveaux nombres premiers records.

<http://entropia.com> : organisation dédiée à des projets de calculs distribués.

<http://eff.org> et <http://eff.org/coop-awards/> : à propos des prix proposés par l'Electronic Frontier Foundation.

<http://www.scruznet.com/~luke/mersenne.htm> : à propos de Marin Mersenne.

<http://www.utm.edu/research/primes/> : Le meilleur site internet sur les nombres premiers (C. Caldwell).

Mathématiques

Cours d'algèbre. Primalité. Divisibilité. Codes.

Michel Demazure. Éditions Cassini.

Depuis le XVIII^e siècle, la mécanique, l'électromagnétisme, la thermodynamique, et les théories de la relativité et de la mécanique quantique ont inspiré les travaux des plus grands mathématiciens. Depuis quelque temps, des questions mathématiques bénéficient, de même, d'un nouvel éclairage et de nouveaux moyens d'investigation apportés par l'informatique. Cette dernière est même la source de nouveaux problèmes. Le mathématicien contemporain ne peut plus ignorer que l'arithmétique, longtemps considérée comme la reine des mathématiques pures, est devenue, avec l'apparition de l'informatique, un domaine de mathématiques appliquées.

Le cours d'algèbre de Michel Demazure, paru aux éditions Cassini, est une démonstration de cette transformation.

La première partie, intitulée «Primalité», nous entraîne dans le sillage tracé par Euclide il y a plus de 2 000 ans, lorsqu'il établit l'existence d'une infinité de nombres premiers et qu'il identifia l'algorithme qui porte aujourd'hui son nom, pour le calcul du «plus grand commun diviseur». Les théorèmes de Fermat et d'Euler nous amènent au test de primalité de Miller-Rabin. L'étude des résidus quadratiques (un résidu quadratique modulo un nombre n est un nombre qui est un carré modulo n) se conclut par un autre test de primalité : celui de Solovay. Grâce à la notion de racine primitive, le critère de primalité de Lucas-Lehmer nous permet de découvrir de très grands nombres premiers (le plus grand, découvert il y a un an, comprend près de un million de chiffres décimaux !). Tout cela n'est envisageable qu'à l'aide de la transformation de Fourier rapide, qui fait l'objet d'un chapitre.

La deuxième partie traite de la divisibilité dans les anneaux commutatifs (un anneau est un ensemble dont les éléments peuvent être additionnés ou multipliés ; l'anneau est commutatif si la multiplication est commutative, c'est-à-dire si le produit de deux éléments a et b est égal au produit de b et a). Les notions classiques d'idéaux, d'anneaux quotients, le théorème des restes chinois, les anneaux factoriels et euclidiens y sont abordés (un anneau est factoriel s'il existe une notion de décomposition en facteurs

premiers analogue à celle qui existe pour l'ensemble des entiers).

La dernière partie propose, après avoir traité des corps finis, de leur construction et du problème de la décomposition des polynômes dans ces corps, une présentation des codes correcteurs d'erreurs sans lesquels nous ne pourrions recevoir des images venues du fin fond de l'espace, écouter nos disques laser ou «surfer» sur Internet.

L'originalité de ce cours tient dans sa démarche délibérément algorithmique. Certes, peu d'ouvrage traitant de la notion de PGCD de deux éléments d'un anneau euclidien omettent de mentionner l'algorithme d'Euclide, mais, inversement, peu s'intéressent à la réalisation effective des calculs amenés par cet algorithme. Non seulement de nombreux algorithmes ponctuent ce cours (certains sont même implantés en CAML-Light, langage utilisé dans certaines classes de préparation aux grandes écoles, ou en langage C), mais eux-mêmes, ou les calculs qui sont induits, font l'objet d'études particulières. Car à quoi bon posséder un algorithme s'il n'est pas utilisable en pratique ?

C'est ainsi que sont présentés le calcul rapide de la multiplication des grands entiers, celui des puissances, nécessaires au système de cryptographie RSA. L'ignorance actuelle d'algorithmes efficaces pour tester la primalité des entiers ou pour déterminer leur factorisation amène l'auteur à traiter des algorithmes probabilistes qui font appel au hasard pour mener leurs calculs et supplantent tous les algorithmes déterministes connus. Arrivés là, nous ne sommes plus très loin de l'un des plus célèbres problèmes de l'informatique théorique, à savoir la coïncidence entre la classe des problèmes que l'on peut résoudre en temps polynomial et celle des problèmes dont on peut vérifier une solution en temps polynomial.

Il ne faudrait cependant pas croire que ce cours d'algèbre n'est destiné qu'aux ingénieurs (il est enseigné à l'École polytechnique). Il s'agit bien d'un cours de mathématiques qui ne cède en rien aux canons de la rigueur et qui traite de sujets mathématiques.

À l'heure où l'on parle d'une prochaine réforme de l'enseignement des mathématiques dans l'enseignement secondaire, visant entre autres à introduire des questions liées à l'informatique, comment ne pas conseiller la lecture de cet ouvrage à tous les candidats au CAPES ou à l'agrégation, ainsi qu'à toute personne désireuse de rafraîchir ou de compléter ses connaissances en arithmétique et en algèbre, ou encore de les redécouvrir sous un nouveau jour ?

Éric WĘGRZYŃSKI

Histoire

La Grande Guerre chimique, 1914-1918

Olivier Lepick. Presses universitaires de France.

Les apprentis sorciers : Fritz Haber, Werner von Braun, Edward Teller

Michel Rival. Éditions du Seuil.

Le 26 avril 1915, à 17 heures, l'armée allemande déverse 150 tonnes de chlore, enfermées dans 5 830 cylindres, sur un front de six kilomètres de large, près du village de Langermarck, dans le saillant d'Ypres, au Sud de la Belgique. Un nuage verdâtre, poussé par le vent, se dirige, à la vitesse de deux à trois mètres par seconde, vers les lignes françaises ; dans la panique indescriptible qui s'ensuit, le front français est rompu sur près de deux kilomètres.

C'est ainsi que naquit la «guerre chimique» – l'expression «guerre des gaz» est moins appropriée, car de nombreuses armes chimiques ne sont pas des gaz – qui marqua la mémoire collective européenne. Spécialiste d'histoire militaire, Olivier Lepick donne un ouvrage fondamental sur ce sujet. Le sérieux de son étude n'étonne pas, puisqu'elle fut réalisée dans le cadre d'un doctorat d'histoire ; ce qui surprend très agréablement, c'est la lisibilité parfaite de l'ouvrage et le talent avec lequel l'auteur fait partager ses découvertes.

L'emploi de l'arme chimique durant la «Grande Guerre» fut la réaction à une situation stratégique que les états-majors français et allemands n'avaient pas prévue : on avait misé sur une guerre rapide, avec beaucoup de pertes, car la puissance de feu des belligérants semblait empêcher une guerre longue. Erreur : si les premiers mois ont bien été très meurtriers, ils ont fait sombrer la guerre dans une gigantesque guerre de siège, la «guerre des taupes», où une ligne continue de tranchées séparait les adversaires, de la mer du Nord à la Suisse. L'auteur montre comment, dans l'impasse, les états-majors ont recherché l'arme qui ferait revenir à une guerre de mouvement.

Malgré les conventions internationales qui proscrivaient l'utilisation de «gaz asphyxiants ou délétères», tous les belligérants avaient employé, dans les premiers mois, des munitions chimiques

lacrymogènes et irritantes, analogues aux munitions utilisées par la police pour le maintien de l'ordre en temps de paix ; les résultats avaient été décevants. En Allemagne, le chimiste Fritz Haber (qui avait découvert un procédé de synthèse de l'ammoniac) est l'inspirateur et l'organisateur de l'effort de guerre chimique : il propose d'utiliser le chlore, car ce gaz, puissant irritant des voies respiratoires, provoque une mort rapide quand l'inhalation est importante. L'industrie chimique allemande, alors la plus puissante au monde, peut fournir le chlore en quantité, mais le caractère limité de l'attaque du 22 juin 1915 et de celles qui suivent très vite ne rompt pas le front de manière durable. Plus tard, Haber regrettera que l'on n'ait pas effectué, comme il l'avait proposé, une attaque massive aux gaz «pour sortir de l'impasse de la guerre».

Très vite, la riposte française et britannique s'organise : identification rapide du gaz, prescription de mesures de protection (tampons respiratoires), organisation scientifique de l'effort de guerre chimique, avec la recherche de nouvelles substances toxiques, et mise au point de la fabrication industrielle des munitions correspondantes.

D'avril 1915 à juillet 1917, les gaz de combat sont de plus en plus utilisés, mais leur efficacité décroît ; les masques de protection ont progressé, et les fantassins ont généralement pris des habitudes plus rigoureuses pour leur protection. Aussi, après des tests à la fin de 1916, l'Allemagne utilise, en juillet 1917, le sulfure d'éthylène dichloré, qui sera également connu sous les noms de gaz moutarde (à cause de son odeur) et d'ypérite (c'est près d'Ypres qu'il a été utilisé en juillet 1917). Ce composé, connu depuis 1860, est un liquide huileux, peu volatil, qui attaque les yeux, la peau et les muqueuses en les rongant et en les nécrosant ; l'«effet retard» qu'il présente ajoute à son efficacité diabolique et à son caractère insidieux.

En moins d'un mois, les services scientifiques français identifient le nouvel agent toxique et le font produire en quantités industrielles, malgré des difficultés techniques considérables et les accidents causés par la toxicité du produit. Les premiers bombardements français des lignes allemandes par l'ypérite ont lieu en juin 1918, dévastant les troupes allemandes, surprises par cette réplique qu'ils n'attendaient pas si tôt. Ni la France ni l'Allemagne ne trouveront de parade efficace contre l'ypérite avant la fin de la guerre : les combattants étaient condamnés à s'appliquer des pommades spéciales sur le visage et à porter des vêtements huilés, inconfortables et difficilement conciliables avec



Dans l'angoisse des gaz de combat...

la mobilité nécessaire des fantassins des premières lignes. Un jeune caporal bavarois, un certain Adolf Hitler, a laissé le récit de l'attaque alliée d'octobre 1918 au cours de laquelle l'ypérite l'a gravement intoxiqué et lui a fait perdre la vue pendant plusieurs jours.

Les historiens ont beaucoup discuté les pertes dues à la guerre chimique. Selon O. Lepick, le nombre total des victimes est compris entre 710 000 et 1 000 000, soit 2,3 à 3,2 pour cent du total des victimes militaires ; sur le front occidental, le nombre de morts parmi ces victimes serait de 17 000, soit 0,5 pour cent de l'ensemble des morts dénombrés sur ce front. Les gaz et autres toxiques semblent avoir blessé et invalidé beaucoup plus qu'ils n'ont tué : de nombreuses victimes de guerre durent suivre un traitement médical pendant le reste de leur existence. L'auteur souligne la distorsion entre le nombre réel des victimes et l'idée qui subsista : nombreuses sont les familles qui conservent le souvenir de l'«arrière-grand-père gazé durant la Grande Guerre» alors que, pour l'auteur, il y eut une large confusion entre les ravages de la tuberculose dont ont été atteints de nombreux anciens combattants et les conséquences physiologiques de la guerre chimique.

La majorité des historiens qui se sont intéressés à la guerre chimique ont conclu à l'efficacité remarquable des gaz

de combat, mais il leur manquait des sources que O. Lepick a étudiées et qui conduisent à une conclusion radicalement différente : globalement, malgré quelques réussites locales, ces armes n'ont pas procuré les succès tactiques qui en étaient attendus. L'impact psychologique a été considérable : en plus de ses effets effroyables, l'arme chimique faisait vivre les combattants dans la hantise perpétuelle de son apparition sur le champ de bataille.

Deux précisions. D'une part, en 1933, Haber n'était pas «de confession juive», puisqu'il s'était converti au protestantisme au début du siècle ; cela ne le mettait pas à l'abri des lois raciales nazies, qu'il devancera en 1933 en démissionnant de ses fonctions avec beaucoup de fermeté et de dignité. D'autre part, à ma connaissance, le Zyklon B – qui n'a pas été utilisé en 1915-1918, mais qui sera mis en œuvre dans les camps d'extermination nazis de la Seconde Guerre mondiale – n'est pas le cyanoformiate de méthyle, comme indiqué, mais l'acide cyanhydrique adsorbé sur du *Kieselguhr* (terre d'infusoires).

La guerre chimique est également un des thèmes du livre de Michel Rival. Cet ouvrage de très bonne vulgarisation d'histoire des sciences est consacré à trois scientifiques de notre siècle qui personifient les applications meurtrières que l'on a tirées ou que l'on pourrait tirer des progrès de la science : l'arme chimique, les fusées et l'arme nucléaire.

La première partie du livre est consacrée à Haber. À côté d'une présentation de la guerre chimique, très claire, bien documentée, mais, bien sûr, plus concise et beaucoup plus générale que celle de O. Lepick, M. Rival donne une étude biographique intéressante de Haber.

Cet homme aura eu deux ambitions principales : réussir une carrière scientifique et s'intégrer à la «bonne société allemande». Son premier objectif sera atteint : malgré un tollé dans les pays qui avaient souffert de la guerre chimique, il recevra le prix Nobel de chimie de 1918 pour ses travaux fondamentaux ayant abouti à la synthèse de l'ammoniac. En outre, après la guerre, et jusqu'en 1933, Haber sera la figure la plus importante de la chimie allemande. Pendant la guerre, il recevra de nombreuses distinctions civiles et militaires, mais sans jamais dépasser le grade de capitaine, alors qu'il aurait rêvé de devenir membre de l'état-major impérial ; dans l'Allemagne impériale déjà, les grades et les positions militaires élevées étaient interdits aux juifs, même convertis...

À quand, en français, une biographie détaillée de Fritz Haber ?

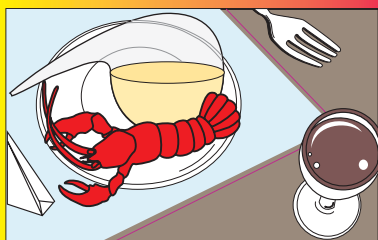
Georges BRAM

FRANCE INFO et POUR LA SCIENCE

vous invitent
à écouter la chronique
de Marie-Odile Monchicourt :

Info Sciences

Tous les jours
sur **France Info**
à 15 heures 41,
17 heures 10,
20 heures 12,
22 heures 12,
et 23 heures 42



Les prochains
résultats présentés
dans la rubrique
Science et Gastronomie
seront annoncés sur
France Info
le 30 septembre 1999.



Paléontologie

Atlas historique des dinosaures

Mike Benton. Éditions Autrement.

Dire que de nombreux livres sont consacrés aux dinosaures est une litote, et les auteurs, si compétents soient-ils, peuvent éprouver quelques difficultés à trouver une approche originale pour traiter, une nouvelle fois, de ce groupe d'animaux. Les dinosaures sont fascinants, c'est entendu, mais les découvertes nouvelles ont beau s'accumuler, elles ont peine à tenir le rythme de parution des nouveaux livres destinés au grand public.

Mike Benton a judicieusement choisi une présentation jusqu'ici peu utilisée par les « vulgarisateurs », en prenant la géographie pour fil conducteur. Il est vrai que les livres consacrés aux dinosaures donnent parfois l'impression d'une uniformité géographique confondante. Certes, on montre bien au lecteur que le monde des dinosaures a évolué, depuis ses débuts, au Trias supérieur, il y a 230 millions d'années, jusqu'à sa brusque fin, il y a 65 millions d'années. Toutefois, à côté de cette diversité chronologique, la diversité géographique des dinosaures est souvent occultée ; les auteurs se cantonnent à quelques faunes connues depuis longtemps, souvent Nord-américaines, au détriment des autres faunes plus récemment découvertes, et moins classiques. Il en résulte une vue étriquée et biaisée du monde des dinosaures, qui conduit, par exemple, le public à s'étonner lorsqu'il apprend qu'on n'a jamais trouvé de tyrannosaures ou de cératopsiens dans les riches gisements de dinosaures du Crétacé supérieur dans le Sud de la France : ces dinosaures ne sont-ils pas typiques de cette période ? Si ces dinosaures sont typiques de cette période, mais en Amérique du Nord, et non partout.

D'où l'intérêt d'un livre comme celui de M. Benton, qui retrace l'histoire des dinosaures dans le temps, certes, mais aussi dans l'espace. Il raconte cette histoire sous deux angles bien différents : la première partie du livre porte sur les étapes de la découverte de ces animaux disparus, depuis les premières études scientifiques, au début du XIX^e siècle, jusqu'aux trouvailles récentes. C'est une histoire qui reflète, bien sûr, celle la paléontologie en général, avec des débuts en Europe occidentale avant de s'étendre à l'Amérique du Nord, puis à toutes les régions du monde. L'essentiel du livre, cependant,

est consacré à l'histoire évolutive des dinosaures, dans le cadre changeant de géographies successives, modelées par la tectonique des plaques. Pour que les choses soient claires, l'auteur fait d'ailleurs commencer son histoire bien avant les premiers dinosaures, avec les premiers êtres vivants. Ce choix déséquilibre un peu le livre, parce qu'il s'arrête avec la disparition des dinosaures ; le lecteur n'apprend rien sur ce qui s'est passé depuis, notamment sur la diversification des mammifères et des oiseaux. Il est vrai que cette diversification pourrait aussi faire l'objet d'un autre livre.

L'auteur n'a pas tenté d'être exhaustif, et on le lui pardonnera aisément, car il nous a évité un livre excessivement épais. Il a raisonnablement choisi de présenter les grandes lignes de l'histoire des dinosaures, dans le cadre géographique de chaque période de leur existence, puis de se concentrer sur quelques sites, régions ou formations fossilifères particulièrement importants. Le livre se clôt naturellement avec la question de la disparition des dinosaures, l'auteur exprimant assez nettement sa préférence pour l'hypothèse d'un impact par un objet extraterrestre, ce qui change agréablement des présentations évasives, encore trop fréquentes dans les livres destinés au grand public.

Ce livre est un atlas, abondamment illustré de cartes, comme il se doit. Certaines montrent les progrès de la découverte des dinosaures, depuis 200 ans ; la plupart sont des reconstitutions paléogéographiques, qui présentent les répartitions passées des terres et des mers, et la répartitions des sites à dinosaures sur les terres. Ces cartes sont graphiquement claires, mais parfois discutables sur le fond. Ainsi, la carte générale pour le Crétacé supérieur montre une Asie fragmentée en de multiples petites masses continentales, avec l'Asie du Sud-Est isolée quelque part dans le Pacifique, ce qui n'a guère de rapport avec ce que l'on sait vraiment de la répartition des dinosaures asiatiques et de la paléogéographie de cette région du monde à cette époque. Les dinosaures asiatiques ne sont d'ailleurs pas très bien traités dans ce livre, puisque la carte des sites mongols et chinois de la page 127 est fâcheusement incomplète, avec des absences assez graves, telle celle des grands gisements du Shandong et du Yunnan, connus pourtant depuis des décennies. Outre les cartes, le livre est illustré de nombreuses reconstitutions de dinosaures, qui ne sont pas parmi les meilleures que l'on ait vues ; certaines sont erronées.

Malgré ces imperfections, ce livre demeure intéressant, ne serait-ce que par l'originalité de l'approche utilisée. Il faut dire que la paléogéographie est encore loin d'être une science exacte et

POUR LA SCIENCE

8, rue Férou 75278 PARIS CEDEX 06

Tél : 01-55-42-84-00

<http://www.pourlascience.com>

POUR LA SCIENCE Directeur de la rédaction : Philippe Boulanger. Hervé This (Rédacteur en chef), Françoise Cinotti (Rédactrice en chef adjointe), Bénédicte Leclercq (Rédactrice en chef adjointe), Yann Esnault, Philippe Pajot, Loïc Mangin (Rédacteurs). Secrétaire de rédaction : Annie Tacquet, Pascale Thiollier, Céline Lapert. Site Internet : Cyril Lamotte. Marketing : Stéphane Montouchet, assisté de Séverine Merviel et Marie Hubert. Direction financière : Anne Gusdorf. Direction du personnel : Jean-Benoît Boutry. Fabrication : Jérôme Jalabert, assisté de Delphine Bénéteau. Presse et communication : Sylvie Gillet, assistée de Lucie Romier. Directeur de la publication et Gérant : Olivier Brossollet.

Ont également collaboré à ce numéro : Leïla Bellon, Jean Caelen, Bettina Debü, Paul Decaix, Évelyne Host-Platret, Philippe Ildelfonse, Christian Jeanmougin, Marie-France Le Heuzey, Daniel Litaize, Joseph Mariani, Valérie Martin-Rolland, Claude Olivier, Christophe Pichon, Jean-Marie Pierrel, Bruno Savoye.

SCIENTIFIC AMERICAN Editor : John Rennie. Board of editors : Michelle Press, Mark Alpert, Timothy Beardsley, Carol Ezzell, Wayt Gibbs, Alden Hayashi, Kristin Leutwyler, Madhushree Mukerjee, George Musser, Sasha Nemecek, Ricki Rusting, Sarah Simpson, Gary Stix, Philip Yam, Glenn Zorpette. Chairman Emeritus : John Hanley. Chairman : Rolf Grisebach. President and Chief Executive Officer : Joachim Rossler. Vice-President : Frances Newburg.

PUBLICITÉ France

Chef de Publicité : Susan Mackie, assistée de Anne-Claire Ternois, 8 rue Férou 75278 Paris Cedex 06

Tél. : 01 55 42 84 28

Télécopieur : 01 43 25 18 29

Étranger : 415 Madison Avenue, New York. N.Y. 10017 - Tél. (212) 754.02.62

SERVICE ABONNEMENTS

Genette Grémillon : 01 55 42 84 04.

SERVICE DE VENTE RÉSEAU NMPP

Marie Hubert.

DIFFUSION DE LA BIBLIOTHÈQUE

POUR LA SCIENCE

Canada : Edipresse : 945, avenue Beaumont, Montréal, Québec, H3N 1W3 Canada.

Suisse : Servidis : Chemin des chalets, 1979 Chavannes - 2 - Bogis

Belgique : La Caravelle : 303, rue du Pré-aux-oyes - 1130 Bruxelles.

Autres pays : Éditions Belin : 8, rue Férou - 75278 Paris Cedex 06.

Toutes demandes d'autorisation de reproduire, pour le public français ou francophone, les textes, les photos, les dessins ou les documents contenus dans la revue «Pour la Science», dans la revue «Scientific American», dans les livres édités par «Pour la Science» doivent être adressées par écrit à «Pour la Science S.A.R.L.», 8, rue Férou, 75278 Paris Cedex 06.

© Pour la Science S.A.R.L.

Tous droits de reproduction, de traduction, d'adaptation et de représentation réservés pour tous les pays. La marque et le nom commercial «Scientific American» sont la propriété de Scientific American, Inc. Licence accordée à «Pour la Science S.A.R.L.» En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement la présente revue sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français de l'exploitation du droit de copie (20, rue des Grands-Augustins - 75006 Paris). Nos lecteurs trouveront des bulletins d'abonnement en pages 18A, 18B, 98A et 98B.

qu'il n'est pas facile d'écrire un tel livre, qui doit synthétiser de façon claire et simple des données parfois contradictoires. Les amateurs de dinosaures prendront certainement plaisir à parcourir un ouvrage qui leur présente leurs fossiles favoris sous un jour assez nouveau.

Eric BUFFETAUT

Didactique

Apprendre !

André Giordan. Éditions Belin, 1998.

« **A**pprendre ! » : le point d'exclamation est chargé de toute la difficulté, voire de l'impuissance à cerner un mécanisme complexe qui semble échapper à toute explication rationnelle. La neurobiologie peut suggérer des niveaux cérébraux, des circuits, des substances chimiques, mais elle ne peut déchiffrer les réseaux de l'acte d'apprendre. Pas de localisation précise, et pas de recette miracle : la preuve est indirectement donnée par les spécialistes de la question, les didacticiens, dont les enfants sont aussi «cancres» que ceux des autres catégories socioprofessionnelles ! Ils l'avouent en privé, avec résignation.

On justifie les situations les plus noires du non-apprendre en invoquant la démotivation des enseignants, réfugiés dans la classique pédagogie frontale (face à la classe) ou dorsale (dos à la classe), et l'ennui des élèves qui bâillent, ont envie d'autre chose, à un autre moment et ailleurs, qui mémorisent phonétiquement des mots vidés de leur sens, ne communiquent pas, se murent dans une hostilité muette ou deviennent violents.

La réflexion sur l'«apprendre», devenu objet, serait-elle alors impossible ? Les didacticiens des diverses écoles ont testé différentes explorations, tels le behaviorisme ou le renforcement immédiat, qui voulait éliminer l'échec, ou le constructivisme, en mettant la main à la pâte. Nombre de ces initiatives ont montré leurs limites et se sont figées dans le dogmatisme.

Sur fond de société mutante, aux techniques envahissantes, faut-il apprendre des connaissances périssables ou maîtriser quelques grands concepts repères, fédérateurs, qui permettent de comprendre la biosphère, l'évolution du vivant, le fonctionnement du corps humain ? N'est-il pas essentiel de savoir interroger, accepter une remise en question de ses propres convictions, décoder, sélectionner les informations nouvelles ?

A. Giordan ne propose pas un absurde zappage de consommateur instable, mais une maîtrise de l'apprentissage fondée sur la communication, la discussion, les échanges d'arguments entre des élèves devenus intellectuellement actifs (on les nomme alors des «apprenants») et des enseignants médiateurs, organisateurs ou accompagnateurs du processus d'acquisition des connaissances.

Si l'on veut placer l'apprenant au centre du système éducatif (cette idée fait consensus) et si l'on souhaite qu'il s'approprie chaque parcelle d'un savoir opératoire, réinvestissable dans des situations nouvelles, on doit prendre quelques mesures préventives. Gaston Bachelard (1884-1962) avait parlé d'obstacles épistémologiques, qui deviennent des «conceptions» chez A. Giordan : on sait aujourd'hui qu'un apprenant a une idée sur un sujet avant qu'il ne soit traité par un enseignant. Aussi toute action qui vise à transmettre une connaissance bute sur une structure d'accueil en place, difficile à modifier, qui peut gêner le stockage d'une nouvelle information. En conséquence, repérer, recenser, classer les conceptions permet de nuancer les approches pédagogiques, de modifier les stratégies qui permettront à l'apprenant de comprendre le pourquoi de son erreur, de prendre du recul et de se motiver pour des explorations ultérieures.

Personne ne peut apprendre à la place de l'élève, mais ce dernier ne peut apprendre en gommant son environnement. Il doit faire avec et contre ses conceptions, avec et contre les autres. Ainsi, au cours d'interactions multiples et de négociations subtiles, la dynamique de l'apprendre peut s'enclencher et – pour quoi pas ? – procurer un plaisir motivant.

Le livre s'articule autour de trois parties destinées à trois lectorats différents : les béotiens, les spécialistes, les parents et enseignants. Fallait-il séparer ces publics aux frontières plus floues qu'il n'y paraît ? Ce choix alourdi le livre de quelques redondances ou de passages un peu lents, alors que d'autres pages sont pleines d'élan et d'idées qu'il faudrait discuter et approfondir. Malgré ces défauts de construction, A. Giordan nous livre un essai ambitieux où ceux qui le connaissent retrouveront la marque d'une réflexion affinée et mûrie. Les initiateurs des éternelles réformes de notre système éducatif devraient s'intéresser à ce livre : les nombreux questionnements qu'il évoque ne sont-ils pas au cœur de leurs préoccupations ?

Michèle FEBVRE

La liste de tous les livres reçus en service de presse par la rédaction de *Pour la Science* est donnée sur notre site Internet, à l'adresse : <http://www.pourlascience.com>